

y étudie l'œuvre des graveurs *Gilles et Antoine Demarteau*; enfin M. C. E. Daniels, dans *l'Art flamand et hollandais*, publie un article fort documenté sur l'iconographie du célèbre anatomiste *André Vésale*.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Princesse Rayon de Soleil, au Théâtre de la Monnaie. — Un théâtre en plein air. — La campagne littéraire aux bains de mer : *Ambidextre*, au théâtre d'Ostende. — Une conférence de M. Emile Verhaeren. — Décentralisons ! — Un rapport de M. Hubert Krains. — M. Louis Delattre et les encouragements aux écrivains belges. — Encore l'exposition Jordaens. — Une nouvelle revue.

Le théâtre de la Monnaie a représenté avec le plus grand succès *Princesse Rayon de Soleil*, une nouvelle version lyrique de la légende de la Belle au Bois Dormant. Ce succès est dû particulièrement à la musique vraiment remarquable de M. Paul Gilson. Sur une donnée agréablement traitée, d'ailleurs, par le poète M. Pol De Mont et à laquelle on ne peut reprocher que le manque de péripéties, le compositeur a bâti une partition copieuse, étoffée, de grandiose envergure, pleine de vigueur et de charme, alternant des grâces et des subtilités infinies avec des pages d'une savoureuse consistance et d'une ampleur souverainement inspirée. M. Gilson, aujourd'hui dans toute la force de l'âge et aussi du talent, s'était déjà fait connaître par une très belle symphonie, *la Mer*; une autre symphonie avec chant inspirée de l'épisode de Francesca da Rimini dans *l'Inferno*, et quelques autres compositions inégales, mais intéressantes. Mais celle-ci représente incontestablement sa maîtresse œuvre et c'est peut-être l'ouvrage le plus solide qu'un musicien d'ici ait écrit pour le théâtre. Non seulement il y joue admirablement de la symphonie, il s'y affirme harmoniste et orchestreur sans pareil en Belgique, mais il s'y révèle non moins excellent écrivain pour les voix, véritable homme de théâtre. Le chant et l'orchestre se fondent en de parfaits ensembles. Leurs rôles respectifs sont on ne peut mieux compris. L'opulente pâte instrumentale, loin de déborder les idées mélodiques et d'empiéter sur le dialogue et le récit, prête à ceux-ci plus de relief, d'expression et d'intensité. Le mérite de M. Gilson est d'autant plus grand que telles des situations fournies par son librettiste sont à peu près identiques à celles traitées par Wagner, notamment à la fin de *Siegfried* : le réveil de la Walkyrie. On sait cette sublime scène d'amour pleine de jubilation et de lyrisme pour ainsi dire édénique. Eh bien, M. Gilson est parvenu à faire à son tour quelque chose de très large, de très inspiré et de très beau de ces effusions de la radieuse Endormie et de son héroïque Eveilleur; quelque chose de très différent, de tout personnel, qui ne peut être comparé à l'épilogue wagnérien en question que pour une même fougue créatrice servie par une technique presque aussi déconcertante. *La Princesse Rayon de Soleil* a bénéf-

ficié d'une excellente interprétation ; d'abord de la part de l'orchestre conduit par M. Sylvain Dupuis ; puis, du côté des chanteurs, qui étaient M^{mes} Bressler-Gianoli et Alda ; MM. Altchevski, Artus et Dognies. Ajoutons que M. Duboscq aussi, a contribué au succès de cette œuvre, en brossant à son intention deux décors vraiment féeriques.

A la fin de l'été on organisa dans le parc d'une charmante localité des environs de Bruxelles, Genval-les-Eaux, une série de représentations en plein air. Au programme il y avait le *Polyphème* d'Albert Samain. Cet essai d'acclimatation de spectacles, déjà si populaires dans le midi de la France et ailleurs, rencontra la plus grande faveur et prit même les proportions d'un événement artistique. M^{lle} Antonia Guillaume, l'âme de cette intelligente entreprise, se fit applaudir dans le rôle de Galathée et M. Carlo Liten dans celui de Polyphème. Le choix du spectacle suffisait pour recommander l'initiative de M^{lle} Guillaume et de ses partenaires à l'attention des lettrés et des artistes.

Cet été de 1905 aura d'ailleurs été marqué par une bien méritante activité littéraire ou artistique en dehors de Bruxelles. J'eus l'occasion déjà de vous vanter les conférences organisées au kursaal d'Ostende par M. Marquet. Ces conférences, consacrées aux « choses de Belgique », à l'occasion du 75^e anniversaire de notre indépendance, réussirent au delà de toute atteinte et quelques-unes furent même des séances triomphales et sensationnelles, celle de M. Emile Verhaeren entre autres. Le grand poète parla avec chaleur des peintres et des poètes belges. A propos de ceux-ci, il revendiqua pour les lettres belges d'expression française un droit d'originelle originalité, une indépendance jalouse, une autonomie irréductible. « De même, dit-il, que les armées françaises, après avoir contribué à la libération de la Belgique, se retirèrent, nous livrant à notre jeune vie, de même la littérature française, après avoir galvanisé par son contact notre âme ensommeillée est partie de nous, laissant à leurs seules et personnelles forces les artistes de ce pays. »

A l'occasion des conférences du kursaal, M. Edmond Picard applaudit aussi, dans son journal *le Peuple*, aux efforts de décentralisation de nos écrivains : « Ce qui distingua ces conférences c'est qu'elles furent toutes réservées à des Belges parlant de sujets belges. Dans le domaine spécial de l'éloquence, nous avons la manie de croire que seuls les Français et spécialement les Parisiens sont doués pour ce genre. Or, il est temps, n'est-ce pas, de nous débarrasser des littérateurs qui arrivent lire chez nous des morceaux souvent déjà dix fois lus ailleurs, avec la préoccupation dominante, semble-t-il, moins de nous instruire sur l'objet ou le personnage dont ils parlent que de faire valoir les parleurs qu'ils sont. Il est temps de laisser la culture de cette niaise tradition aux cercles arriérés de province, voire